

Le Québec en jeu Quand le portrait rajuste et stimule

Laurent Laplante

Number 52, June–July–August 1993

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/21560ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

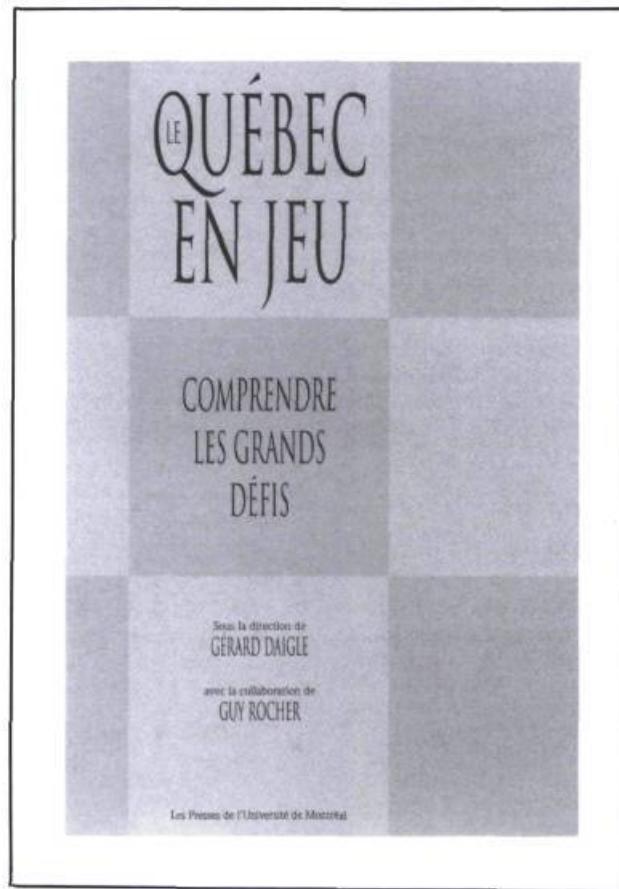
0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Laplante, L. (1993). Le Québec en jeu : quand le portrait rajuste et stimule. *Nuit blanche*, (52), 8–9.



Le Québec en jeu

Quand le portrait rajuste et stimule

Sereinement, sans hausser le ton, *Le Québec en jeu*, sous la direction de Gérard Daigle et Guy Rocher, corrige ou nuance bon nombre d'affirmations tenues pour certaines. Ainsi, on aurait tort de croire que les personnes âgées constituent, encore et toujours, le groupe le plus mal traité du Québec. Ainsi, il ne serait pas avéré que Montréal gonfle constamment sa population à même les ressources des autres régions. Peut-être n'est-il pas vrai non plus que notre système d'éducation corresponde aux vœux du rapport Parent...

Ouvrage collectif de dimensions ambitieuses, *Le Québec en jeu* ne se borne donc pas à réviser la description usuelle de notre passé récent. Il procède à une relecture du présent et redéfinit la prospective. Il est rare qu'un bilan soit à la fois aussi large et aussi fécond.

Jeune société, le Québec aime pourtant, à la façon des sociétés entées sur des siècles et même des millénaires d'histoire, à multiplier les inventaires, rétrospectives et bilans. Les 25 ans du ministère de l'Éducation. Vingt ans depuis la crise d'octobre. Quinze ans depuis les Jeux de Montréal. Comme si nous pouvions masquer ainsi la brièveté de notre parcours. On doit alors redouter que manquent le recul et l'élévation et que s'affirme une montagne là où l'histoire ne localisera plus tard qu'un pli de terrain. Certains bilans, heureusement, tel celui-ci, savent décoder même le passé récent: bien que consacré aux années 1960-1990, *Le Québec en jeu* établit, en effet, sans myopie ni nominalisme un solide balisage de l'histoire.

Un collectif réussi

Ne serait-ce que par ses aspects quantitatifs, *Le Québec en jeu* attire déjà l'attention: 49 spécialistes, 28 chapitres différents, 811 pages, voilà qui, déjà, relève de la performance. L'ouvrage, qu'a coordonné Gérard Daigle, professeur de sociologie au département des sciences sociales du Cégep de Trois-Rivières, avec l'aide du sociologue Guy Rocher, ajoute cependant à ces traits d'allure Guinness des qualités que n'affichent pas toujours les ouvrages comparables.

Les bilans modernes, on le sait, aiment se présenter comme une partition à quarante ou cinquante mains. On présume qu'à mobiliser des dizaines de spécialistes autour d'une même question ou d'une unique période, on raffinerait l'analyse tout en décuplant sa crédibilité. De fait, beaucoup de ces travaux collectifs acquièrent la solidité du béton; la plupart la paient très cher. Très souvent, en tout cas, le lecteur doit, de section en chapitre, épouser une perspective différente et se résigner à ce que les données d'un premier auteur prennent tout à coup, entre les mains de son successeur, un sens autre et parfois même opposé. Comme ils exigent fréquemment du lecteur qu'il effectue péniblement sa synthèse personnelle de l'ensemble, on comprend que les collectifs n'aient pas toujours la cote d'amour.

Qu'on s'en réjouisse: si *Le Québec en jeu* présente les avantages de l'ouvrage collectif, il en esquive les pièges. Le plan est non seulement net, mais respecté. La structure d'accueil mise en place par les coordonnateurs laisse aux différentes plumes la latitude dont elles avaient besoin, mais elle astreint quand même tout ce beau monde à un cheminement standard: depuis les «tensions» jusqu'aux «défis» en passant par les «enjeux». Et tous rédigent en conséquence. Du coup, la lecture s'effectue sans hiatus inutile, sans que de laborieux dépaysements se répètent de vingt pages en vingt pages; l'unité d'intention s'impose d'elle-même.

La réussite est tout aussi manifeste dans le choix des témoins. Que certaines absences soient déplorées, soit par le public, soit par ceux et celles qui n'auraient pas été invités à participer, il se peut. La diversité des sources témoigne toutefois du souci des coordonnateurs de ne pas limiter ou piéger le débat, de leur connaissance des diverses écoles qui prétendent «expliquer» le Québec et du courage discret avec lequel ils ont résisté aux innombrables pressions centrifuges qui s'exercent inévitablement sur de tels collectifs. Seul bémol à cette appréciable aération: le fait que tout se passe entre professeurs et chercheurs, à la seule exception de quelques étudiants si avancés dans leur ascension universitaire qu'ils obtiennent l'intégration à la famille. On a craint, visiblement, qu'en entrouvrant la porte à des étrangers, on ne puisse plus la refermer.

Ni uniforme, ni simple, ni assuré

Que le Québec ait changé entre 1960 et 1990, nul n'en doute. Qu'on ne s'attende pourtant pas à trouver ici la preuve d'une évolution fluide, ordonnée, irréversible. Selon les cas, les gains sont spectaculaires ou limités, assurés ou précaires, sociaux ou élitistes.

Des exemples suffiront. Pierre Fréchette, avec qui débute le dossier «L'économie et le travail», donne le ton. De 1971 à 1991, note-t-il, le poids démographique de Montréal dans le Québec, passe de 57,1 % à 57,4 %. Rien d'une scandaleuse voracité. En revanche, mouvements massifs du Québec vers la tertiarisation et l'équilibre des sexes dans l'emploi. Montée presque aussi spectaculaire de l'État-providence, mais, dans ce cas, à l'essor succèdent le plafonnement, puis le doute, puis le repli.

Avec la sécurité du revenu, deuxième volet de ce premier dossier, d'autres mythes prennent du plomb dans l'aile. Beaucoup de mesures sociales, auxquelles on attribue toujours une généreuse redistribution de la richesse, ont plutôt pour effet, ce qui se défend, de réduire les risques qu'encourent les individus ou leurs familles. Les pages suivantes apportent d'autres ajustements encore: d'une part, ce ne sont pas, quoi qu'on en dise, les programmes d'assistance qui constitueront le meilleur rempart contre l'insécurité économique; d'autre part, rien n'indique que la sécurité du revenu ait régressé au cours des dernières années... On ne charge pas, on constate.

Pierre Fortin et Jean-Michel Cousineau enchaîneront en rangeant la performance du Québec en matière de création d'emplois parmi «les plus mauvaises en Amérique du Nord». Pourquoi? Un salaire minimum aux effets pervers, une démographie bizarre, le fait que le Québec se soit offert «une fête des salaires» entre l'Expo de 1967 et les Jeux de 1976, etc. Motif d'espoir? Notre aptitude à la concertation sociale.

Les trois autres dossiers, le culturel, le social et le politique, et la grande majorité des 28 textes mériteraient à tout le moins de telles évocations. Il est impossible de le démontrer ici. On aura compris que l'ensemble, par son sérieux, par sa lisibilité, par la clarté découlant d'un cheminement constamment repris, par la sérénité presque sans faille des analyses et des verdicts, constitue un des meilleurs collectifs qu'on puisse lire ou consulter. Je n'entretiendrais de réserves qu'à propos du bilan «religieux», qui se voulait nuancé et en est devenu étonnamment défensif, et à propos d'un texte au vocabulaire plutôt guerrier au sujet de la longue marche des femmes vers l'égalité. Si j'ajoute que ces réserves appartiennent au monde de la nuance plutôt qu'à celui du désaccord, on comprendra que ce substantiel bouquin m'est devenu une référence obligée. ■

par Laurent Laplante